Murs neufs et vieux murs dans le Midi médiéval

Quelques remarques de synthèse

Germain Butaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/1683>

DOI : 10.4000/cdlm.1683

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 173-196

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Germain Butaud, « Murs neufs et vieux murs dans le Midi médiéval », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 73 | 2006, mis en ligne le 19 octobre 2007, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/1683> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.1683>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Murs neufs et vieux murs dans le Midi médiéval

Quelques remarques de synthèse

Germain Butaud

- 1 La dialectique entre les anciennes fortifications et les nouvelles est une constante de l'histoire urbaine. Quand ce n'est pas l'archéologie qui met au jour d'antiques murailles, des documents évoquent communément de « vieux murs » comme dans un acte de 1002 concernant Nice¹. A Marseille, de vieux murs sont mentionnés vers 1040 et en 1073. Un texte de 1163 signale des veteres muri, un vetus vallum ainsi qu'un vallum novum². Les exemples pourraient être multipliés pour chaque siècle. En outre, l'analyse des plans de ville, en particulier celle des cadastres dits napoléoniens, permet de révéler des anciens tracés de remparts, même si rien n'en subsiste, par la forme qu'ils ont imposée au parcellaire³. Les fortifications passées ont ainsi pu laisser de multiples traces dans le sol, le paysage urbain, les archives et les plans anciens, la difficulté étant d'articuler ces diverses informations. Or dans ce domaine, les textes laissent subsister « bien des ignorances et bien des incertitudes sur les dates de construction et le tracé des enceintes », comme cela a été remarqué pour Arles. Il faut aussi se méfier de l'historiographie ancienne où sont fréquentes les affirmations sans preuves, les assertions non fondées, bref tout un ensemble de « traditions qui ne reposent sur rien »⁴.
- 2 Le Midi de la France actuelle, riche en cités d'origine romaine, est une zone géographique privilégiée pour observer ces thématiques dans la longue durée. Il ne s'agira ici que de présenter quelques éléments de synthèse au vu des recherches récentes. Plusieurs générations de remparts se sont succédé, ce que nous présenterons en premier lieu de façon chronologique. Dans un second temps seront abordés les processus de dégradation et de rénovation des murailles.
I - Les générations de remparts
- 3 En dépit du perfectionnement des investigations archéologiques, les datations des remparts les plus anciens demeurent souvent hypothétiques. Les débats sur ce sujet sont presque systématiques et il faut souvent se résoudre à une fourchette de datation

assez large. Les murailles d'Antibes par exemple, faute de fouilles sérieuses, mais aussi du fait de la succession des travaux pendant des siècles sur les mêmes murs, sont ainsi particulièrement difficiles à interpréter.

- 4 A partir de l'époque féodale, les textes offrent des jalons plus nombreux pour la datation. Mais c'est alors souvent le tracé des enceintes qui est l'objet de discussions. Pour certaines villes, la succession des remparts reste donc incertaine. A l'échelle du Midi, il est permis cependant de distinguer quelques grandes phases de construction d'enceintes.

Les murs antiques

- 5 Les fortifications antiques de Marseille ont longtemps été l'objet d'hypothèses contradictoires⁵. Pour preuve, une portion de l'enceinte découverte en 1914 (désignée, improprement, comme « mur de Crinas ») a pu être datée de l'époque romaine par Fernand Benoît, en 1972, et même de l'époque moderne par Eugène Duprat, en 1935, alors qu'il s'agissait en fait d'un rempart hellénistique. Les fouilles de la Bourse et de la butte des Carmes, entreprises de 1967 à 1994, ont renouvelé considérablement l'état de nos connaissances. La ville archaïque de Marseille, plus étendue qu'on ne le pensait auparavant, était défendue par des remparts dès le VI^e siècle avant Jésus-Christ. Leurs tracés restent incertains. En revanche, le rempart édifié durant la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., en gros appareil régulier, selon les traditions militaires hellénistiques, est bien documenté. Tout porte à croire qu'il servit de limite à la ville, au nord et à l'est, pendant des siècles, protégeant une superficie de 50 hectares. Ainsi, il défendit Marseille en 49 av. J.-C. lors de l'attaque de César et encore en 308 contre Constantin. Il y eut toutefois pendant l'époque romaine des portions de l'enceinte qui furent désaffectées et des périodes de remise en défense, comme en attestent les travaux financés par le médecin Crinas à l'époque de Néron.
- 6 Hormis le cas particulier de Marseille, la première vague de fortification des cités de Gaule remonte aux premiers temps de l'empire. Ces enceintes dites « augustéennes » se caractérisent par un petit appareil soigné, tandis que les portes pouvaient être bâties en grand appareil⁶. Certaines enceintes étaient d'une longueur impressionnante, comme celle de Vienne édifiée sous l'empereur de Tibère (14-37 ap. J.-C.) qui faisait près de 6,5 km de long, englobait les collines mais ne défendait pas la ville du côté du Rhône et laissait extra-muros les habitats de la rive droite⁷. De la même manière, les remparts de Nîmes, longs de plus de 6 km, enserraient un espace de 220 ha, dont environ 130 ha au maximum étaient urbanisés à la fin du I^{er} siècle après Jésus-Christ. Cette enceinte avait nécessité « près de 130 000 tonnes de pierres » provenant de carrières proches⁸ ! Haute de 9 mètres, elle était scandée par environ 80 tours, dont la célèbre Tour Magne, au nord, qui fut transformée en forteresse au Moyen Âge par les vicomtes de Nîmes de la famille Trencavel. Des portions de cette enceinte étaient ruinées dès le V^e siècle⁹. Mais une partie de la portion sud fut conservée et servit de point d'appui à la ville médiévale. Le rétrécissement de l'habitat était cependant tel que la plus grande partie de l'enceinte ne fut plus en contact avec l'emprise urbaine et tomba en ruine. Le même phénomène se rencontre à Fréjus.
- 7 Le plus souvent, il ne reste pas de traces visibles de ces constructions augustéennes. C'est à l'occasion de chantiers urbains que leurs vestiges sont redécouverts. Faut-il pour autant penser que toute cité du Haut Empire était défendue par une enceinte ? Certains le pensent comme Marc Heijmans¹⁰. Pourtant, il existe des exemples de cités qui étaient des villes ouvertes, en l'état actuel de nos connaissances du moins : c'est le cas pour

Narbonne dont aucune trace d'une enceinte augustéenne n'a été trouvée pour l'instant ; il en est de même pour de cités moindres comme Béziers et Vaison-la-Romaine¹¹.

- 8 Les débats existent aussi pour la seconde vague de construction de remparts antiques, à partir du III^e siècle¹². On invoque pour expliquer ces fortifications le choc des premières incursions germaniques et des révoltes bagaudes, mais aussi les réformes administratives et militaires qui valorisèrent certains sites. Ainsi les empereurs Dioclétien et Maximien, entre 286 et 296, dotèrent Cularo, l'antique Grenoble, d'une enceinte de qualité, longue de près de 1150 mètres, défendue par une trentaine de tours semi-circulaires. « Elevé par ordre du pouvoir impérial et avec son probable soutien, le rempart de Cularo est aussi un signe de son accession au rang de chef-lieu de cité »¹³.
- 9 Du point de vue architectural, les remparts du Bas Empire se composent en général d'un soubassement en gros blocs (le plus souvent des pierres de récupération) et d'une élévation en petit appareil avec en alternance quelques arases de briques, distantes d'un mètre à un mètre cinquante. Le remploi de pierres prises sur des bâtiments détruits est une caractéristique de ces murs. La face décorée était tournée vers l'intérieur, peut-être pour ne pas donner de prises aux assaillants¹⁴. Les murs pouvaient être très épais : 4,5 à 5 mètres à Cularo, 4 m à Die. Leur caractéristique fondamentale est qu'ils protégeaient une superficie réduite par rapport au développement urbain du I^{er} siècle après Jésus-Christ.
- 10 L'enceinte de Narbonne fut édifiée de la sorte en mettant à profit tous les bâtiments ruinés. Les dernières recherches la datent de la seconde moitié du III^e siècle¹⁵ et l'on connaît bien son tracé car elle demeura l'enceinte de la cité jusqu'au début du XVI^e siècle. Elle était longue de 1600 mètres environ et devait compter de l'ordre d'une quarantaine de tours et délimitait une superficie de 17-18 hectares alors qu'à son apogée Narbonne s'étendait sur 80 à 100 hectares¹⁶. On sait que la ville subit un siège des Wisigoths en 436 et un autre en 673 par le roi wisigoth Wamba.
- 11 L'enceinte romaine de Die est assez comparable¹⁷. Elle date de la fin du III^e siècle ou du début du IV^e siècle. Longue de 1850 mètres, elle est conservée sur près de la moitié de son parcours car elle servit également pendant tout le Moyen Âge. L'enceinte enserrait ainsi une superficie de 25 hectares, laissant de côté l'amphithéâtre et des faubourgs, mais protégeant le plateau de la Citadelle. Les murs, hauts de 8 à 9 mètres, réemployaient de nombreux blocs tandis que l'on retrouvait pour les parements un petit appareil régulier entrecoupé par des lits de briques. Ils étaient défendus par de nombreuses tours aux formes diversifiées. La porte Saint-Marcel réemployait un arc.
- 12 La muraille de l'antiquité tardive la mieux conservée du Midi est celle de Carcassonne puisqu'elle subsiste sur l'essentiel de sa circonférence d'origine, soit un kilomètre, avec vingt-deux tours peu remaniées sur une trentaine. Après une ou deux assises de gros blocs, le mur est en petit appareil, veiné par quelques assises de briques ; il est haut de 6 à 8 mètres et épais de 3 mètres. Pour sa date, depuis le XIX^e siècle, les hypothèses vont de la seconde moitié du III^e à la fin du VI^e siècle, donc du Bas Empire à la période wisigothique (ce qui était par exemple l'hypothèse de Prosper Mérimée), quand la cité faisait partie de la Septimanie échappant au pouvoir des Francs et menacés par eux. Au vu de fouilles récentes, elle semblerait remonter au dernier quart du IV^e siècle¹⁸. Cependant Carcassonne est qualifiée de castellum dès 333¹⁹.
- 13 Les travaux de fortification postérieurs aux murailles augustéennes d'Arles ont également été très diversement datés. Paul-Albert Février est allé jusqu'à envisager une

construction des Xe ou XIe siècles. Marc Heijmans a démontré son appartenance à l'antiquité tardive et précisé son tracé. Il propose une datation du Ve siècle, mais sans qu'il soit possible cependant de s'appuyer sur des données archéologiques fiables²⁰. Toute la construction était en grand appareil²¹, sans élévation en petit appareil et arases de briques. Une partie des murs doublait l'enceinte augustéenne dont elle a assuré la conservation jusqu'à aujourd'hui à l'angle sud-est du centre ville (montée Vauban, Tour des Mourgues)²². La réduction de superficie par rapport à l'époque augustéenne était peu importante, puisque seulement du cinquième²³. Pour Avignon en revanche, les indices archéologiques font penser à un rétrécissement beaucoup plus marqué, de l'ordre des trois quarts : la ville se regroupa au pied du Rocher des Doms²⁴.

- 14 Marseille présente là encore un cas particulier. Les fouilles de la Bourse ont mis en évidence que l'on réalisa au milieu du Ve siècle un mur soigneusement construit à partir de blocs de remploi, qui suivait le tracé du rempart hellénistique, 5 ou 6 m en avant de celui-ci²⁵. Dans un contexte troublé, la ville renforçait notablement ses capacités de défense par cet avant-mur. Marseille, qui devait servir de ville refuge, ne connut donc aucune réduction d'enceinte durant l'Antiquité tardive.
- 15 Au total, il semble que la totalité des cités du Midi avaient une muraille qui remontait à l'Antiquité. Par voie de conséquence, il faut sans doute peu attribuer de travaux de fortification au haut Moyen Age. En Italie aussi d'ailleurs, les découvertes récentes tendent à reculer la datation de certaines enceintes à la fin de l'Antiquité plutôt qu'aux premiers temps du Moyen Age²⁶. Pour Rodez, on peut néanmoins supposer qu'un rempart signalé bien plus tard comme mur vieilh date du VIIe siècle : coupant en deux, d'est en ouest, l'espace enclos par l'enceinte du Bas-Empire, il le réduisait de plus de la moitié²⁷. Dans le contexte de rétrécissement de l'espace urbain qui caractérise le haut Moyen Age, il est possible qu'ailleurs aussi des enceintes de repli, attestées dans la documentation postérieure, remontent en fait à ces siècles pour lesquels nous disposons de très peu de sources. Durant la même période, les remparts antiques furent l'objet de quelques réfections comme en 760 de la part de l'évêque d'Avignon²⁸.

Le temps des fortifications seigneuriales (Xe – XIIe siècles)

- 16 Le processus de féodalisation à l'œuvre à partir du Xe siècle et l'émergence d'une société seigneuriale n'épargnèrent pas les villes. Alors que les châteaux se multipliaient dans les campagnes, les monuments antiques furent transformés en forteresses aux mains de l'aristocratie. Ce phénomène est bien connu pour Arles et pour Nîmes avec les célèbres chevaliers des Arènes²⁹. Les tours des enceintes antiques furent également l'objet de cette emprise féodale. Dès 983, une tour du rempart augustéen de Nîmes (la Tour des Eaux, au sud) est connue comme castrum Morricipio. D'autres tours de cette portion méridionale de l'enceinte furent concédées en fief : la tour de l'évêque (puis des Carmes) aux Posquières en 1170, la tour des Cornut (dite ensuite du Temple et enfin du Collège)³⁰. A l'ouest de l'amphithéâtre, en dehors de la ville médiévale, la Porte de France est signalée comme castrum de Porta Spana en 1039³¹. De la même façon, au début du XIIe siècle, les tours de l'enceinte de Carcassonne étaient tenues en fief par des chevaliers, des castlans, jurant fidélité au vicomte de la cité, de la famille des Trencavel. Après leur trahison, ils furent tous destitués en 1125 et remplacés par des seigneurs locaux de confiance³². A Narbonne, l'archevêque avait aussi ses vassaux installés dans les tours des remparts³³. Il en est de même à Rodez pour la portion septentrionale de l'enceinte du Bas-Empire dont les tours étaient tenues par des chevaliers³⁴. A Toulouse, la muraille dite sarrasine qui séparait le Bourg et la Cité, était

contrôlée au XIIe siècle par au moins trois familles qui y possédaient une tour et les quartiers environnant, en fief du comte de Toulouse : les Barravi, les Guilabert et les Ferrariis³⁵.

- 17 La féodalisation de l'espace urbain pouvait aboutir à des fortifications internes, souvent plus légères et construites en terre. Pour cette époque en effet, « on a parfois l'impression, à partir des sources, de l'existence de tronçons discontinus de fossés ou de levées de terre tracés autour d'un faubourg ou d'une partie de la ville, tout autant peut-être pour délimiter un territoire que pour le fortifier »³⁶. Dans le cas de Marseille, les indices textuels et archéologiques invitent à reconstituer, pour le XIe siècle, à l'intérieur de l'enceinte, trois quartiers qui entouraient la partie de la ville contrôlée par les vicomtes³⁷ : un ancien quartier fortifié, le castrum de Babon, au sud-est de la ville ; une possible fortification autour de la cathédrale de la Major ; et un quartier comtal qui s'adossait au rempart hellénistique, à l'est. Dans le courant du XIIe siècle, les évêques de Marseille fortifièrent la colline de Roquebarbe, au nord. Deux espaces juridiques, partiellement séparés par des fortifications, coexistaient alors : une ville basse, aux mains des vicomtes ; une ville haute, peu urbanisée, contrôlée par le prévôt et l'évêque.
- 18 Ce fractionnement de l'espace urbain s'exprima d'une autre manière, hors du tissu urbain ancien, par la formation de bourgs, un phénomène majeur qui traduit l'essor démographique. Souvent dotés de palissades ou de murailles, ces bourgs constituaient de vrais noyaux urbains, pouvant faire le pendant des cités antiques. A Narbonne, deux petits bourgs s'accollèrent à la cité. Le premier, le bourg de Coyran, dès la fin du Xe siècle ; le second, le bourg de Belvèze, au XIIe siècle. Le seigneur de ce dernier bourg obtint de la vicomtesse Ermengarde de Narbonne, vers 1177-1183, l'autorisation de le clore d'un mur et d'un fossé, de toutes parts, sauf du côté du bourg de Coyran. Au total, ce furent 3 à 4 ha qui vinrent s'ajouter à l'espace urbain de la Cité.
- 19 Cependant, l'essor urbain était surtout actif de l'autre côté de l'Aude, avec la naissance de plusieurs bourgs au XIe siècle qui furent protégés par un rempart dès le milieu du XIIe siècle. Ce Bourg faisant de l'ordre de 15-16 ha concurrençait la vieille Cité³⁸. A la même époque, le bourg Saint-Sernin de Toulouse au nord de la Cité était défendu par des portails et un mur léger ou une palissade³⁹. Il faisait partie intégrante du consulat en formation, à la différence du bourg Saint-Cyprien de l'autre côté de la Garonne, non fortifié encore au début du XIIIe siècle et qui ne sera raccordé à la Cité par le pont Bazacle qu'à partir de 1218 environ⁴⁰. La bipolarité entre Bourg et Cité se retrouve aussi à Rodez. Dès la fin du XIe siècle, il existait au sud de la cité épiscopale un bourg fortifié autour de l'église Saint-Amans, comportant le château des comtes de Rouergue. Il ne cessa de se développer vers le nord, autour de la Place du bourg qui faisait office de cimetière et de marché. Une deuxième enceinte du Bourg vint protéger cet espace vers 1177-1190⁴¹.
- 20 Dans le même temps, les cités anciennes se dotèrent de nouvelles portions de remparts. A Nîmes, un acte de 1015 évoque le quartier du Capitole (la maison carrée), donc au nord de la ville médiévale, comme le « quartier du mur neuf ». Et encore plus au nord, un castellum en 1112 défendait la ville. Ce fut la porte de la Bouquerie. Dès la première moitié du XIIe siècle pour le moins, toute la ville semble entourée de remparts et de fossés⁴². Cette fortification s'appuyait au sud, comme nous l'avons vu, sur le rempart augustéen, avec la célèbre porte d'Auguste (ou Porte d'Arles) et élargissait l'emprise de l'enceinte de l'antiquité tardive dont l'existence est probable⁴³. A Marseille, une

extension des remparts, en avant de la porte orientale, est attestée vers 1040. C'était la première fois que la muraille hellénistique, qui avait plus de mille ans, était dépassée⁴⁴.

- 21 Dernière manifestation enfin de l'essor urbain, quelques localités connurent un développement accéléré, passant en quelques décennies d'un simple lieu-dit au rang de ville au rayonnement certain. Grasse, dont le toponyme est attesté pour la première fois en 1040 et qui est mentionnée comme castrum en 1047, était un siècle plus tard une ville dont le développement éclipsait les cités épiscopales voisines d'Antibes et de Vence⁴⁵. La croissance de Montpellier fut plus spectaculaire encore. Le toponyme n'apparaît qu'en 985. Dès la fin XI^e siècle, on mentionne un castrum autour de l'église Saint-Nicolas. Peu avant 1140, Guillaume VI de Montpellier édifia un palais : le palais Sainte-Croix près du castrum Saint-Nicolas abandonné. La première enceinte urbaine date de ces années 1130-1140 ; cinq portes sont attestées par des textes échelonnés entre 1139 et 1164. On peut faire l'hypothèse d'un secteur enclos en forme d'ellipse de 440 mètres de long sur 260 mètres de large, qui englobait l'ancien castrum Saint-Nicolas, le quartier seigneurial Sainte-Croix et les bourgs de Saint-Firmin et de la Condamine⁴⁶.

Les remparts consulaires (milieu XII^e-milieu XIII^e siècle)

- 22 Entre 1130 et 1250 environ, les villes les plus importantes de Provence et du Languedoc connurent une phase de gouvernement municipal assez largement indépendant : les consuls. Or ces nouveaux pouvoirs communautaires aspirèrent à se doter de murailles. Pour s'émanciper vis-à-vis des princes, il fallait être en mesure de leur résister. Dès 1157, par une charte du 13 août⁴⁷, on apprend que les quatre consuls de Nice s'occupaient de la clôture de la cité : ils exemptèrent l'évêque et les chanoines de toute contribution à cette charge, comme ils renoncèrent à toute violence. Cette enceinte devait entourer la colline du Château. On en connaît le nom de huit portes. Mais tout l'espace enclos n'était pas bâti. En 1166, la ville était capable de résister à l'armée du comte de Provence⁴⁸.
- 23 Avignon se dota d'une double enceinte : une première vers le milieu du XII^e siècle puis une seconde à partir de 1215, au cœur des difficultés de la croisade albigeoise. Il y avait quatre consuls de l'enceinte en plus des consuls majeurs de la ville. Les remparts étaient séparés de 38 mètres environ pour une longueur de 1780 mètres de la porte Aurose au portail Briançon. En 1226, on sait qu'elle put résister pendant trois mois à l'armée de croisade dirigée par le roi de France Louis VIII en personne⁴⁹. La ville réédifia, malgré les critiques des papes, ce mur après son démantèlement, sans doute partiel, ordonné en 1226. Elle utilisa les revenus des péages et des amendes. Durant la période consulaire, Marseille se dota également de deux enceintes concentriques. La première datant de 1190 environ marquait une importante extension urbaine vers l'est et le sud. Elle fut doublée par un second rempart, distant de 20 à 25 m, construit autour de 1250⁵⁰. A Arles, les remparts protégeant d'une part, au sud-ouest, le (Vieux) Bourg, dont le développement commence dès la fin du Xe siècle, et qui était aux mains de la famille des Porcelet, et d'autre part au nord, le Bourg Neuf, dépendant des Baux, datent de la fin du XII^e siècle. Dès 1200, Arles avait ainsi doublé sa superficie du haut Moyen Âge, passant de 18 à 36 hectares⁵¹. L'enceinte de Grasse peut être datée de la même époque, la porte Aiguière étant mentionnée en 1189⁵².
- 24 Du côté languedocien également, la phase consulaire est décisive dans la fortification des villes. Le comte de Toulouse, Raymond V le 15 septembre 1194 accorda aux habitants de Nîmes le droit construire un rempart et un fossé, notamment autour des arènes. Ainsi furent unifiés les deux espaces urbains contrôlés respectivement par le

consulat de Nîmes et le consulat des chevaliers. La ville faisait désormais de l'ordre de 30 hectares⁵³. A Montpellier, soixante-dix ans après la première enceinte, le consulat, doté d'une large autonomie à partir de 1204⁵⁴, s'employa à édifier une « commune clôture ». L'enceinte de 2650 mètres de circonférence comportait vingt-cinq tours de flanquement et huit portails. Elle protégeait un espace urbain d'environ 45 hectares, quatre fois plus que la superficie enclose en 1140⁵⁵.

Fortifications princières et expansion urbaine (milieu XIIIe – milieu XIVe siècle)

- 25 La croisade albigeoise et l'affirmation de l'Etat en Provence et en Languedoc eurent des conséquences notables sur la fortification des villes. Nous verrons qu'il y eut des destructions de remparts. Désormais, une nouvelle enceinte ne pouvait plus être construite sans l'autorisation du prince.
- 26 Par ailleurs, pour asseoir son pouvoir en Languedoc, le roi de France édifia des forteresses et construisit quelques enceintes de qualité. C'est ainsi à l'administration royale, entre 1240 et 1260, qu'il faut attribuer l'enceinte extérieure de la Cité de Carcassonne, en même temps que fut renforcé le château du sénéchal. A la fin du XIIIe siècle, l'enceinte intérieure, de l'antiquité tardive, fut aussi reprise au sud. Un bourg marchand fut enfin créé en 1262 en contrebas de la Cité⁵⁶. A la même époque, à partir des années 1240, fut construit le port d'Aigues-Mortes, défendu par la tour de Constance puis par une remarquable enceinte quadrangulaire édifiée entre 1272 et 1300, qui faisait 1634 m de périmètre et était flanquée de vingt tours⁵⁷.
- 27 Du côté provençal, il n'y eut pas de programme architectural de telle ampleur. Du point de vue des fortifications, Villefranche[-sur-Mer], fondée en 1295, n'est pas comparable à Aigues-Mortes. Néanmoins, les comtes de Provence-rois de Naples se préoccupèrent de la mise en défense des localités maritimes, menacées les navires catalans. En 1285, le sénéchal de Provence ordonna aux habitants de Toulon de construire une nouvelle muraille. Mais son achèvement mit plusieurs années et elle fut vite débordée par des faubourgs⁵⁸. En 1323, le comte Robert d'Anjou, roi de Naples, fut à l'origine d'une rigoureuse inspection des fortifications des localités du littoral, qui furent sommées de restaurer leurs murailles⁵⁹. A Marseille, les fouilles de l'avenue Vaudoyer témoignent effectivement que dans les années 1320-1330, l'enceinte nord-ouest bordant la mer fut reconstruite⁶⁰.
- 28 Ces chantiers ne doivent toutefois pas occulter la situation la plus commune : des travaux de fortification dispersés, qui ne parviennent pas à suivre l'expansion des faubourgs. Le XIIIe siècle est en effet marqué par un essor démographique très soutenu et un bourgeolement suburbain, qui s'exprime en particulier par des lotissements réguliers caractérisés par l'orthogonalité des tracés⁶¹. La population de Montpellier quadrupla entre 1200 et 1300, passant de 6 000 à 9 000 habitants en 1200 à 30 000 à 40 000⁶². Des faubourgs vinrent ainsi immédiatement déborder la nouvelle enceinte, dont les accès furent défendus par des portails (portalières)⁶³. Dans le cas de Nice, vers 1200, la population avoisinait les 3 000 habitants et était encore regroupée uniquement sur la colline du Château. Vers 1320, la capitale de la Provence orientale comptait autour de 10 000 habitants, dont les deux tiers logeaient dans la nouvelle ville basse comprise entre le Paillon et la colline du Château. Selon un schéma que l'on retrouve partout, l'installation des couvents mendiants (soit les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et les Carmes) avait accompagné le développement des faubourgs. Du côté du Paillon, la construction de l'enceinte était en cours en 1323 et ne fut achevée que

dans les années 1340. Nice couvrait alors 24 hectares, dont 15 ha pour la ville inférieure⁶⁴.

Le temps de la fortification systématique (milieu XIV^e siècle-milieu XV^e siècle)

- 29 La guerre de Cent Ans constitue bien un tournant majeur de l'histoire des enceintes urbaines⁶⁵. Un tournant que l'on peut cette fois précisément dater. Ainsi ce fut en 1344 que le sénéchal de Carcassonne enjoignit aux villes du Languedoc de se fortifier. Cet ordre commença à être appliqué à Toulouse en 1345 : les défenses ruinées depuis la croisade albigeoise étaient dans un état pitoyable⁶⁶. La fortification de Lodève fut également précoce. Le bourg et la cité furent unis par un rempart qui protégeait une superficie de 11 hectares environ⁶⁷. De façon similaire, à partir de 1350, le Bourg et la Cité de Rodez furent unifiés par un rempart qui ne sera achevé qu'au cours du XV^e siècle⁶⁸. Cependant, ce fut la chevauchée destructrice du prince Noir de l'automne 1355 qui fut le signal d'une mise en défense généralisée. Le fils du roi Edouard III, parti de Bordeaux, avait incendié plusieurs localités, dont Castelnaudary, le bourg de Carcassonne et le bourg de Narbonne⁶⁹.
- 30 Pour le Midi provençal, ce même mouvement est observable à partir de l'été 1357 quand les compagnies de l'Archiprêtre, Arnaud de Cervole, arrivèrent dans la région d'Avignon avant de sévir en Provence, qui fut mise en coupe réglée. Ces dangers provoquèrent une mise en défense d'une ampleur inédite. Des arbitrages décisifs furent faits à cette époque pour déterminer les faubourgs à protéger et ceux qu'il fallait détruire pour qu'ils ne puissent servir aux ennemis. Il y eut, selon les villes, plusieurs solutions.
- 31 Selon le premier cas de figure, les autorités se contentaient de rénover les remparts anciens et de détruire les faubourgs. La chute démographique provoquée par la peste de 1348 rendait possible cette solution de repli que l'on rencontre, par exemple, à Toulouse (Bourg et Cité), Nîmes, Narbonne, Marseille, Tarascon, Draguignan, Brignoles⁷⁰...
- 32 La deuxième possibilité était de doter l'ancienne enceinte d'une extension afin d'englober une partie des faubourgs et en particulier les couvents mendiants. On raccordait ainsi des murs neufs à des vieux murs. Tel fut le choix en 1358 de villes comme Grasse⁷¹ et Pont-Saint-Esprit⁷². Dans le cas d'Aix, le nouveau périmètre fut très important par rapport à la portion conservée⁷³.
- 33 Le troisième cas de figure était de construire une nouvelle enceinte ex nihilo, selon un nouveau circuit qui encerclait la ville et ses faubourgs sur tout son périmètre. Les remparts d'Avignon, long de 4330 m, comportant environ 36 tours et une dizaine de portails, symbolisent aujourd'hui le mieux ce choix dispendieux, qui ne fut cependant pas exceptionnel⁷⁴. Ainsi deux villes voisines, Carpentras et Montélimar, se dotèrent de remparts neufs⁷⁵. De la même façon, Manosque fut pourvue entre 1366 et 1383 d'une nouvelle enceinte de 1125 m de long qui jouxtait de près la première enceinte, à l'est, mais englobait les faubourgs à l'ouest⁷⁶.
- 34 Le cas de Montpellier est un peu particulier dans la mesure où la ville ne se dota pas d'une nouvelle enceinte, en dépit du souhait des habitants des faubourgs exprimé en 1357, mais édifia seulement une Palissade reliant les portalières. Même si quelques portions de cette Palissade étaient maçonnées et comportaient des tours, son tracé semble discontinu, du fait de son ampleur (environ 4000 m)... mais aussi du choix

politique de ne pas grever le budget municipal pour défendre les populaires, les habitants des faubourgs⁷⁷.

- 35 Au-delà des spécificités de chaque ville, il est donc permis de distinguer certains temps forts de la construction de murailles et à l'inverse, certaines phases durant lesquelles les murs furent plus ou moins abandonnés. C'est ce point mouvement de balancier que nous allons maintenant évoquer plus en détail.

II - Ruine et restauration des remparts

- 36 Les murailles étaient l'objet de logiques urbanistiques contradictoires. Pour reprendre les termes d'Henri Tréziny, la logique militaire « implique la construction de murs et d'avant-murs, le creusement des fossés, la restriction des accès, l'aménagement de glacis libres de constructions ». A l'inverse, la logique civile « amène le comblement des fossés, l'élargissement des accès, la construction de bâtiments pour des activités commerciales, artisanales... »⁷⁸. L'expansion du tissu urbain entraînait de plus un processus de désaffection des anciennes enceintes.

La dégradation naturelle des remparts

- 37 La dégradation naturelle des remparts peut être saisie par le biais des ordonnances d'entretien que l'on conserve à partir de la fin du Moyen Age. L'enceinte de Carpentras fut achevée en 1392. Les années qui suivirent, la ville ne dépensa pratiquement rien pour son entretien. Aussi en 1449 et 1458, il fallut prendre une série de mesures : arracher les herbes qui poussaient sur les coursiers, remplacer les planches pourries des escaliers, refaire le toit d'une tour frappée par la foudre, dégager surtout les ordures et le fumier⁷⁹. Les fossés se dégradaient très vite du fait des pluies et du passage des hommes et du bétail. Des criées interdisaient à l'occasion d'entrer dans les fossés ou d'y jouer⁸⁰.
- 38 Pour les murailles, le principal facteur de ruine était les inondations et les crues des fleuves et des rivières. En 1430 et 1437, les remparts de Toulouse aux abords de la Garonne furent ainsi gravement endommagés, d'autant plus qu'ils étaient en partie construits en terre⁸¹. Des exemples précis concernant la région rhodanienne illustrent l'importance de ces facteurs naturels. En novembre 1359, la crue de la Durance détruisit une porte d'Avignon qui venait juste d'être construite⁸². A la fin de septembre 1384, de grandes inondations frappèrent la région. Avignon fut noyée sous les eaux⁸³. Les remparts de Beaucaire ne supportèrent pas l'épreuve : ils s'effondrèrent complètement sur une longueur d'environ 120 mètres⁸⁴. En novembre 1396, de la même façon, trois semaines de pluies incessantes provoquèrent l'inondation du tiers d'Avignon et l'effondrement d'une portion du nouveau rempart du côté des frères Prêcheurs⁸⁵. De même à Sorgues en 1415, les murailles s'écroulèrent sur une longueur de trois cents mètres⁸⁶.
- 39 On imagine de manière rétrospective que ce travail de sape fut un élément décisif dans la disparition des remparts antiques, de même que les tremblements de terre. Au XIV^e siècle, les moyens et la volonté étaient là pour relever les murailles dans ces cas de catastrophes naturelles. Auparavant, on dut souvent laisser les brèches se former et les murs se déliter.

L'action humaine dans la disparition des remparts

- 40 Les destructions venant de la guerre ont toujours été très exagérées. Les machines de siège éprouvaient les remparts, mais le risque principal venait de l'incendie. Les fouilles ont révélé d'importantes couches d'incendie pour Arles, de part et d'autre du Rhône, dans les quartiers extra-muros. On peut sérieusement les relier à l'invasion des

Alamans de 260⁸⁷. Au VIII^e siècle, les campagnes de Charles Martel semblent avoir été dévastatrices, avec l'incendie de Béziers et de Nîmes. Pour la fin du Moyen Age, nous avons déjà évoqué les incendies du Prince Noir.

- 41 Les démantèlements autoritaires imposés par les ennemis sont peut être aussi importants. Les remparts de Narbonne furent partiellement détruits en 1215-1218⁸⁸. De même que Simon de Montfort détruisit ou démantela à Toulouse le « mur sarrasin » séparant la cité du bourg⁸⁹. On sait que Louis VIII imposa la destruction des remparts d'Avignon en 1226 et le comblement de ses fossés. La ville entreprit immédiatement de les reconstruire. En revanche, d'après le traité de Paris-Meaux de 1229 Toulouse et trente localités durent perdre leurs défenses. Dans les faits, il semble à Toulouse que l'on se contenta de raser 500 toises de murailles aux abords du Château Narbonnais et de combler les fossés. Il resta donc debout des portions d'enceinte⁹⁰.
- 42 Ces destructions de représailles, liées aux guerres, ne sont probablement pas les plus importantes dans la longue durée. La destruction lente, accomplie par les habitants, doit être considérée comme déterminante dans le phénomène de disparition des murailles. L'organisme urbain digérait en quelque sorte les remparts intérieurs devenus inutiles, comme à l'inverse les murailles antiques désaffectées servaient de carrière de pierres. Ainsi, les enceintes antérieures au XIV^e siècle ont pu disparaître en ne laissant le plus souvent que très peu de vestiges, sinon aucun. Rien n'a subsisté à Marseille de l'extension de remparts des environs de 1040, ni à Montpellier de l'enceinte de 1130-1140. Leur tracé se devine seulement par la contrainte qu'elles exercèrent sur le tissu urbain. A fortiori, pour les murailles antiques : « une enceinte peut disparaître complètement du paysage urbain, sans laisser la moindre trace de son passage dans le parcellaire moderne »⁹¹.
- 43 Les incertitudes sur les tracés anciens peuvent parfois être levées en explorant les caves d'immeubles, comme on le constate à Arles⁹². A Avignon, c'est l'exploration des égouts qui a permis de redécouvrir le tracé précis du rempart du XIII^e siècle sur 705 mètres et de révéler douze tours semi-circulaires⁹³. Autrement, des portions d'enceintes sont découvertes quelquefois au gré des chantiers urbains.
- 44 Au cours de ce phénomène d'effacement progressif, la destruction ne se faisait pas au même rythme pour les murs que pour les tours et les portes. Dans le cas des courtines, un facteur de conservation était de servir de mur d'appui pour les constructions de demeures. Les palais médiévaux des archevêques d'Arles et de Narbonne s'accolèrent ainsi à l'enceinte de l'antiquité tardive, ce qui nous vaut pour ces portions d'avoir bien conservé le rempart⁹⁴. Les murailles médiévales servirent aussi aux simples particuliers. En exploitant les registres de notaires et les livres de cens, on peut parfois suivre l'histoire de ces maisons adossées aux remparts internes, ou les englobant. Ce travail permet de faire de notables avancées dans le domaine de la topographie de ces enceintes disparues⁹⁵.
- 45 Les tours et les portes avaient plus de chance de se conserver. Les vicomtes de Marseille convertirent l'ancienne porte orientale du rempart hellénistique. Ils y établirent leur forteresse, le Tolonée. A Aix, ce furent les comtes de Provence qui englobèrent dans leur palais, détruit en 1789 pour la construction du Palais de Justice, un mausolée et la porte principale de la cité du Haut-Empire (porte d'Italie), au sud-est⁹⁶. Les portes de la double enceinte d'Avignon, appelées arceaux, n'ont été détruites par ordre de la municipalité qu'entre 1700 et 1847⁹⁷, alors que cela faisait quatre siècles qu'elles ne servaient plus à la défense de la ville. Les tours de flanquement pouvaient

être facilement converties en habitation. Nous avons vu qu'au XII^e siècle, les tours des enceintes antiques de Carcassonne, de Narbonne, de Nîmes, de Rodez et de Toulouse servaient de demeures chevaleresques et étaient tenues en fief. Au XIII^e siècle et dans la première moitié du XIV^e siècle, les tours de la commune clôture de Montpellier étaient en partie louées à des particuliers⁹⁸. Ce type de locations disparut pendant la guerre de cent ans, avant de reprendre à partir du milieu du XV^e siècle, avec le retour à la paix. On le constate pour l'enceinte d'Aix-en-Provence. Le souci de rentabiliser l'enceinte l'emportait sur les nécessités de la défense.

La protection de l'espace public des enceintes

- 46 La disparition des enceintes doit être vue comme un mouvement de privatisation du domaine public. L'enceinte constituait en effet un espace public, contrôlé par le prince, ou de plus en plus par les municipalités. Elle bénéficiait ainsi de nombreuses dispositions dans les législations communales⁹⁹.
- 47 Pour favoriser la reconstruction de leur double enceinte démantelée en 1226, les Avignonnais fixèrent dans leurs statuts de 1243 qu'il était interdit de prendre les pierres ou de la terre aux ruines des remparts et des fossés, sous peine d'une amende de 20 sous. Les détenteurs de matériaux devaient restituer au plus vite les pierres¹⁰⁰.
- 48 A Montpellier, les obriers de la Commune clôture étaient chargés spécifiquement de défendre l'enceinte : il y avait une zone de douze pans (trois mètres) à l'intérieur de l'enceinte pour laquelle toute construction était interdite, de même que les fossés et les douves étaient protégés. Dans les faits, en raison de la forte pression démographique, les obriers louèrent souvent ces espaces et accordèrent des autorisations de construction : le fonds de la comuna clausura des archives municipales de Montpellier comprend 109 concessions concernant les Douze pans entre 1250 et 1350¹⁰¹. Dans le même temps cependant, les obriers disposaient de ressources permanentes (grâce à la fondation de chapellenies en particulier) et entretenaient les remparts. Ils levaient aussi des amendes pour tous les empiètements sur les abords de l'enceinte et pouvaient ordonner la destruction des constructions parasites. Ces mesures se généralisèrent dans le contexte de la guerre de cent ans. A partir de 1336 en effet, à un rythme presque annuel, les criées des murs vinrent rappeler à chacun toutes les interdictions qui concernaient les remparts. En septembre 1363, les autorités procédèrent en grande pompe à la destruction systématique de tous les édifices qui empiétaient sur les Douze pans, libérant ainsi la muraille¹⁰².
- 49 Quel que soit l'âge des enceintes, l'ordre du jour fut à partir du milieu du XIV^e d'établir un glacis à l'extérieur des murailles, vierge de toutes constructions. Partout on se mit à détruire les faubourgs¹⁰³. A Carpentras, cela commença dès octobre 1357. Le dédommagement des particuliers, payable en quatre ans, devait se faire au quart de l'estimation des maisons détruites, en déduisant la valeur des pierres, bois et tuiles récupérés. Dans le même temps, on organisa l'assignation de maisons intra-muros à ceux qui n'en avaient pas¹⁰⁴. Les fouilles conduites à Marseille témoignent du soin apporté à la destruction des faubourgs jadis florissants. On rasa les maisons jusqu'aux fondations, en récupérant les matériaux ; on brûla ce qui restait pour nettoyer l'espace. Ainsi des terrains vagues, des aires, des fosses à purin mais aussi des jardins fermés et des vergers se substituèrent aux maisons et aux ruelles¹⁰⁵. Partout on n'hésita pas à raser « pour le bien public » des hôpitaux, des couvents, des monastères... Cette mise en défense drastique s'accompagna de grands fossés, parfois doubles, et souvent de palissades, de barbicanes ou d'avants murs¹⁰⁶. Dès la fin du Moyen Âge existe un

véritable souci de défendre en profondeur les enceintes qui se développa au XVI^e siècle avec les bastions.

Entretien et réfection des remparts

- 50 Plus fréquemment que l'édification d'un nouveau circuit ou d'une nouvelle section de muraille, les autorités municipales s'employaient à rénover les murs existants. Ces travaux ont permis la conservation de portions de murs antiques dans de nombreux cas. Le rempart d'Arles conserva le tracé de sa dernière extension du milieu du XIII^e siècle en juxtaposant, comme un « patchwork », les murs de toutes les époques, de l'Antiquité romaine au bas Moyen Age. Réemplois et remaniements des murs n'avaient jamais cessé¹⁰⁷. Cela est encore visible à l'ouest de la Tour des Mourgues où les deux enceintes antiques (augustéenne et de l'antiquité tardive) sont accolées et ont été coiffées par l'enceinte médiévale et dotées d'une nouvelle tour carrée¹⁰⁸.
- 51 Les réfections se faisaient presque toujours sous la pression de la nécessité, quand le danger des troupes ennemies semblait proche. Très souvent, les pouvoirs étatiques commandaient des inspections des remparts. Ces experts se rendaient sur place et rédigeaient des rapports précis qui donnaient points par points toutes les mesures à prendre pour améliorer la défense. Dans le cadre du Comtat Venaissin, une vingtaine de tournées d'inspection sont attestées par la documentation entre 1355 et 1449¹⁰⁹, sans compter les contrôles effectués au jour le jour par les capitaines des villes.
- 52 Les travaux entrepris en 1374 par les Six de la guerre de Marseille illustrent parfaitement la variété des restaurations entreprises pour cette enceinte multiséculaire, qui avait pourtant déjà bénéficié de rénovations en 1368 et 1369 : rehaussement de six pans (environ 1,5 m) d'une portion du rempart, doublement de trois tours, comblement d'une brèche, réfection d'une coursive, construction d'une porte à une tour pour faciliter la circulation sur le chemin de ronde, construction d'une tour à bossages d'une hauteur de 8 cannes (environ 16 m) et de 3 m de diamètre... Bref, il s'agit d'un « immense ravaudage », « d'une mosaïque de petits chantiers dispersés sur la quasi-totalité de l'enceinte »¹¹⁰. La même impression ressort des travaux strictement contemporains qui concernèrent l'enceinte de L'Isle-sur-la-Sorgue, qui ne devait dater pourtant que du XIII^e siècle et qui avait pourtant été réparée en 1363¹¹¹. Une véritable reconstitution des remparts et des portails fut menée tant leur état était déplorable : « tours découronnées, chemins de ronde hors d'usage, brèches béantes »¹¹². Les archives de la ville voisine de Pernes-les-Fontaines livrent la même image d'une succession de travaux ponctuels. Le comblement des brèches occupa notamment les habitants en 1369 (brèche Saint-Gilles) et en 1378 et la réfection des coursives s'échelonna entre 1384 et 1386¹¹³. Les exemples de tels travaux pourraient être multipliés à loisir. Signalons l'exhaussement général de la Clôture commune de Montpellier entrepris entre 1356 et les années 1370¹¹⁴, qui témoigne des plus grandes exigences défensives à la fin du Moyen Age.
- 53 « Au-delà des travaux de maçonnerie, il faut souligner l'importance des structures de bois »¹¹⁵. En effet, les comptes révèlent que la mise en défense des enceintes s'accompagnait en général de constructions de hourds et de bretèches (verdescas). Les escaliers de bois et les échelles étaient également indispensables pour bien défendre l'enceinte. Si l'on ajoute le bois nécessaire pour les toitures des tours, les portes, les ponts-levis, les palissades protégeant les fossés et même les canalisations expulsant les eaux pluviales hors des murs, il apparaît que la réfection des remparts concernait autant les charpentiers que les maçons et les tailleurs de pierres.

Conclusions

- 54 A l'aube de la Renaissance, les villes étaient défendues par des murailles qui étaient d'époques très variées. Certains remparts antiques, remaniés et renforcés, jouaient parfois encore un rôle déterminant, comme à Narbonne, Die, Grenoble, Arles ou Marseille. L'âge vénérable de ces murs n'échappait pas aux contemporains. Dans le cas de Narbonne, au début du XIV^e siècle, certains pensaient que l'enceinte avait été construite par les Sarrasins et avait résisté longtemps à Charlemagne, tandis que d'autres disaient qu'elle datait du « temps où le roi David y envoya des cavaliers pour y conclure un traité d'alliance ainsi que l'attestent des documents trouvés dans les archives des juifs d'Avignon ». Dans une lettre au roi, les consuls parlaient d'une tour de l'enceinte, celle du Capitole, comme « la plus grande, la plus haute, la plus forte et la plus antique des tours de la cité à qui elle sert d'ornement et de défense »¹¹⁶. Cette dimension esthétique des enceintes apparaît maintes fois dans les descriptions de villes : une ville bien fortifiée était considérée a priori comme une belle ville. Dans les guides de voyageurs, l'enceinte d'Avignon était une des trois merveilles de la ville, à côté du palais des papes et du pont¹¹⁷.
- 55 Dans l'ensemble, les mesures radicales de fortification prises pendant la période de la guerre de cent ans eurent un impact de longue durée sur le développement urbain. Souvent encore au XVII^e siècle, les abords des remparts restaient vierges de constructions parasites. C'était le cas de Toulouse et Carpentras par exemple. En l'absence de faubourgs, l'habitat se densifia à l'intérieur des remparts. A Lodève, en 1401 peu de maisons étaient contiguës aux remparts, tandis qu'en 1573 il y en avait 120 que l'on détruisit pour faciliter la défense de la ville¹¹⁸. Au milieu du XIX^e siècle les lices entre les deux enceintes de la cité de Carcassonne étaient occupées « plus de cent vingt mesures », abritant « les plus démunis des tisserands de la ville » : une vraie « ceinture de la misère »¹¹⁹. C'est ainsi qu'au XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, les remparts furent accusés d'être un obstacle au développement économique et à la santé des populations alors que jusque là, la muraille était comme « intouchable ». Comme la plupart des remparts avaient été déclassés par les autorités militaires, le temps était venu pour leur démantèlement systématique¹²⁰... Rares furent les localités qui échappèrent à ce mouvement qui n'a pas d'équivalent dans les sociétés anciennes, quand les murailles disparaissaient en général d'une mort lente ou pouvaient connaître au contraire de multiples réfections.

NOTES

1. - *Cartulaire de l'ancienne cathédrale de Nice*, éd. E. Caïs de Pierlas, Turin, 1888, charte n°14, p.19-20. La localisation de ce vieux mur est d'ailleurs des plus problématiques.
2. - *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, tome XIV, *Monographies communales Marseille, Aix, Arles*, P. Masson (dir.), Paris-Marseille, 1935, p.103-106 (E. Duprat). Voir sur ces textes les remarques critiques de P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle (archéologie et histoire urbaine)*, Paris, 1964, p.99-100 ; et surtout les lectures nouvelles de M. Bouiron, « Les

- fortifications médiévales de Marseille », dans *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Aix-en-Provence, 2001 (*Etudes massaliètes* 7), p.75-92, ici p. 75-82.
3. - Sur l'analyse morphologique des plans cadastraux, cf. un ouvrage récent de référence : B. Gauthiez, E. Zadora-Rio, H. Galinié (dir.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, 2003, 2 volumes.
 4. - L. Stouff, *Arles à fin du Moyen Age*, Aix-Lille, 1986, p.85.
 5. - H. Tréziny, « Les fortifications de Marseille dans l'Antiquité », dans *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Aix-en-Provence, 2001 (*Etudes massaliètes* 7), p. 45-57.
 6. - *Les enceintes augustéennes dans l'occident romain*, Nîmes, 1987.
 7. - A. Pelletier, *Vienne antique*, Roanne, 1982 ; A. Le Bot-Helly, « Vienne, porte des Alpes » dans *Atlas culturel des Alpes occidentales, de la Préhistoire à la fin du Moyen Age*, (dir.) C. Jourdain-Annequin, Paris, 2004, p.122-125.
 8. - *Carte archéologique de la Gaule*, tome 30/1, Nîmes, (dir.) J.-L. Fiches, A. Veyrac, Paris, 1996, p.159, 175 et son examen complet p.176-207 ; P. Varène, *L'enceinte gallo-romaine de Nîmes, les murs et les tours*, Paris, 1992.
 9. - *Carte archéologique de la Gaule*, tome 30/1, Nîmes, p.161 ; M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive, de la Duplex arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, p.116-117.
 10. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive, de la Duplex arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, p.118, 119, 122.
 11. - *Carte archéologique de la Gaule*, tome 11/1, Narbonne, (dir.) E. Dellong, Paris, 2002, p. 140 (D. Moulis).
 12. - P.-A. Février (1931-1991) pensait que les cités de Provence n'avaient pas connu d'enceintes de l'Antiquité tardive, cf. *Id.*, *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle (archéologie et histoire urbaine)*, Paris, 1964, p.43-47. Il défendit cette position dans ses publications ultérieures. L'état des connaissances actuelles invite à adopter une position plus nuancée.
 13. - J.-P. Jospin, « Grenoble : de Cularo à Gratianapolis », dans *Atlas culturel des Alpes occidentales, de la Préhistoire à la fin du Moyen Age*, (dir.) C. Jourdain-Annequin, Paris, 2004, p.128-129.
 14. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive, de la Duplex arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, p.84-85.
 15. - *Carte archéologique de la Gaule*, tome 11/1, Narbonne, p.139-147 (D. Moulis) ; J. Caille, « Les remparts de Narbonne des origines à la fin du Moyen Age », dans *Défendre la ville dans les pays de la méditerranée occidentale au Moyen Age*, (dir.) D. Le Blévec, Montpellier, 2002, p.14-17 ; cf. aussi M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive...*, p.119-122.
 16. - Le nombre de 42 tours apparaît dans une enquête de 1370 ; J. Caille, « Les remparts de Narbonne des origines à la fin du Moyen Age », dans *Défendre la ville...*, p.11, 14, 17, 33.
 17. - H. Desaye, « Etude préliminaire sur l'enceinte antique de Die », *Revue drômoise*, n°467-468, 1993, p.315-336, 386-403 ; J. Planchon, « Le rempart romain de Die », dans *Fortifications et châteaux dans le Drôme, des premières positions défensives aux châteaux de plaisance*, (dir.) M. Bois, Ch. Burgard, Paris, 2004, p.22-25.
 18. - Cf. M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive...*, p.121.
 19. - J.-P. Panouillé, *Carcassonne, le temps des sièges*, Paris, 1992, p.24-26, 80-82 ; Y. Bruand, « La Cité de Carcassonne. Les enceintes fortifiées », *Congrès archéologique de France, 131^e session, 1973, Pays de l'Aude*, Paris, 1973, p.486-518 ; Y. Bruand, « Chronologie et tracé de l'enceinte « wisigothique » de la cité de Carcassonne », dans *Mélanges*

- d'archéologie et d'histoire médiévale en l'honneur du doyen Michel de Bouärd, Genève-Paris, 1982, p.29-37.
20. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive...*, p.85-111, 123-126.
21. - Les blocs ont une hauteur de 0,60 m environ pour une longueur de 0,40m à 1,75 m.
22. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive...*, p.98-104.
23. - Mais une autre hypothèse, moins probable, sur le tracé de l'enceinte augustéenne vers le sud-ouest aboutit à une réduction de la moitié de la surface fortifiée, M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive*, p.109.
24. - Cf. *Histoire d'Avignon*, Aix-en-Provence, 1979, p.100, 101, 107 (S. Gagnière, J. Granier).
25. - M. Bonifay, « L'avant-mur tardif sur le chantier de la Bourse », dans *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Aix-en-Provence, 2001 (*Etudes massaliètes* 7), p.59-62.
26. - Cf. E. Hubert, « La construction de la ville. Sur l'urbanisation dans l'Italie médiévale », *Annales HSS*, 2004, p.109-139 : p.112.
27. - J. Catalo, « Rodez », dans B. Gauthiez, E. Zadora-Rio, H. Galinié (dir.), *Village et ville au Moyen Age : les dynamiques morphologiques*, Tours, 2003, tome I, p.195-205 ; tome II, p.153-169 ; ici, I, p.198-199 ; II, p.163.
28. - F. Rolland, « Un mur oublié : le rempart du XIII^e siècle à Avignon », *Archéologie médiévale*, 19, 1989, p.174.
29. - R. [André]-Michel, « Les chevaliers du château des arènes de Nîmes aux XII^e et XIII^e siècles », *Revue Historique*, t. 102, 1909, p.45-61, p.46 ; F. Mazauric, *Histoire du château des arènes de Nîmes*, Nîmes, 1934.
30. - F. Germer-Durand, *Les enceintes successives de Nîmes depuis les Romains jusqu'à nos jours*, Nîmes, 1877 ; J. Igolen, *Nîmes, la garrigue et les mazets, les sept collines, les anciennes fortifications*, Nîmes, 1936.
31. - *Carte archéologique de la Gaule*, tome 30/1, Nîmes, p.192-193.
32. - H. Débax, *La féodalité languedocienne, XI^e - XII^e siècles. Serments, hommages et fiefs dans le Languedoc des Trencavel*, Toulouse, 2003, p.84-85, 166.
33. - J. Caille, « Les remparts de Narbonne des origines à la fin du Moyen Age », p.22-27.
34. - J. Catalo, « Rodez », [note 27] tome I, p.200, 201.
35. - J. H. Mundy, *Liberty and political power in Toulouse, 1050-1230*, New York, 1954, p.10, 11, p.228, 229.
36. - A. Salamagne, *Les villes fortes au Moyen âge*, Paris, 2002, p.14.
37. - Cf. M. Bouiron, « Les fortifications médiévales de Marseille », dans *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Aix-en-Provence, 2001 (*Etudes massaliètes* 7), p. 75-92 ; ici, p.76-80, 82.
38. - J. Caille, « Les remparts de Narbonne des origines à la fin du Moyen Age », p.11, 28-31.
39. - J. H. Mundy, *Liberty and political power in Toulouse, 1050-1230*, New York, 1954, p.8, p. 223-224
40. - *Ibid.*, p.8, 224.
41. - J. Catalo, « Rodez », tome I, p.200-201 ; t. II, p.165.
42. - F. Mazauric, *Histoire du château des arènes de Nîmes*, Nîmes, 1934.
43. - Sur cette enceinte réduite de Nîmes, cf. M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive*, p.116-117.

44. - M. Bouiron, « Les fortifications médiévales de Marseille », dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.81.
45. - P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p.105-106.
46. - Gh. Fabre, Th. Lochard, *Montpellier, la ville médiévale*, Paris, 1992, p.40-59, 68-79 ; Gh. Fabre, « La seigneurie : impact topographique, enceintes urbaines et châteaux forts de Montpellier (1140-1206) » dans *Seigneurs et seigneuries au Moyen Age, actes du 117^e Congrès national des Sociétés savantes, Clermont-Ferrand, 1992*, Paris, 1995, p.399-435.
47. - *Cartulaire de l'ancienne cathédrale de Nice*, éd. E. Caïs de Pierlas, Turin, 1888, charte n°87, p.110-112.
48. - A. Venturini, « L'évolution urbaine de Nice du XI^e siècle à la fin du XIV^e siècle », *Nice Historique*, 1984, p.3-26 ; P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p. 109-112.
49. - F. Rolland, « Un mur oublié : le rempart du XIII^e siècle à Avignon », *Archéologie médiévale*, 19, 1989, p.175-178.
50. - M. Bouiron, « Les fortifications médiévales de Marseille », dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.83-87.
51. - L. Stouff, *Arles à fin du Moyen Age*, Aix-Lille, 1986, p.87-88 ; P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p.115-118 ; M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive*, p.109-110.
52. - Cf. P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p.118-120.
53. - F. Mazauric, *Histoire du château des arènes de Nîmes*, Nîmes, 1934.
54. - Cette année en effet, le 15 juin 1204, Pierre, roi d'Aragon, le jour de son mariage avec l'héritière de la seigneurie de la ville, Marie de Montpellier, permit aux habitants de rédiger leur coutume et d'organiser leur régime municipal. Endetté auprès de la ville, il fut contraint de l'abandonner, laissant après 1206 le consulat pratiquement indépendant.
55. - Gh. Fabre, Th. Lochard, *Montpellier, la ville médiévale*, Paris, 1992, p.112-125.
56. - J.-P. Panouillé, *Carcassonne, le temps des siècles*, Paris, 1992, p.83-92.
57. - Cf. M.-E. Bellet, P. Florenson, *La cité d'Aigues-Mortes*, Paris, 1999.
58. - P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p.131-132.
59. - *Procès-verbal de visite en 1323 des fortifications des côtes de Provence et des munitions d'armes et de vivres depuis Albaron (Bouches-du-Rhône) jusqu'à La Turbie (Alpes-Maritimes)*, éd. L. Barthélemy, Paris, 1882 (extrait des *Mélanges historiques*, t. IV).
60. - M. Bouiron, « Les fortifications médiévales de Marseille », dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.88-89, cf. p.422.
61. - Voir en particulier l'article suggestif de M. Bouiron : « Les espaces suburbains », dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.319-335.
62. - Gh. Fabre, Th. Lochard, *Montpellier, la ville médiévale*, Paris, 1992, p.63-65, 110.
63. - *Ibid.*, p.154-177.
64. - A. Venturini, « L'évolution urbaine de Nice du XI^e siècle à la fin du XIV^e siècle », *Nice Historique*, 1984, p.3-26 ; P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p. 112-115 ; L. Thévenon, *Du château vers le Paillon : le développement urbain de Nice de la fin de l'Antiquité à l'Empire*, Nice, 1999.
65. - Cf. Ph. Contamine, « Les fortifications urbaines en France à la fin du Moyen Age : aspects financiers et économiques », *Revue Historique*, 260, 1978, p.23-47 ;
66. - Ph. Wolff, *Commerces et marchands de Toulouse (vers 1350 - vers 1450)*, Paris, 1954, p. 36, 96.

67. - Les travaux semblent terminés dès 1351, ce qui me paraît toutefois un peu court. Voir E. Demaille, « La défense de Lodève à travers le compoix de 1401 », dans *Défendre la ville dans les pays de la méditerranée occidentale au Moyen Age*, (dir.) D. Le Blévec, Montpellier, 2002, p. 42-44.
68. - J. Catalo, « Rodez », tome I, p.202-203; tome II, p.157, 169.
69. - Ph. Contamine, « En guise de conclusion : les villes du Languedoc et la chevauchée d'Édouard, prince de Galles (12 octobre-28 novembre 1355) », dans *Défendre la ville dans les pays de la méditerranée occidentale au Moyen Age*, p. 195-210.
70. - Cf. P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p.147.
71. - *Ibid.*, p.147-148.
72. - En novembre 1358, l'agrandissement de l'enceinte de Pont-Saint-Esprit fut décidé, pour un prix de 1 037 florins, L. Bruguier-Roure, « La guerre autour du Pont-Saint-Esprit », *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 9, 1890, p.103-104.
73. - *Histoire d'Aix-en-Provence*, Aix-en-Provence, 1977, p.76, 82-83 (N. Coulet).
74. - S. Clap, O. Huet, *Les remparts d'Avignon*, Avignon, 2005.
75. - G. Butaud, « La construction de l'enceinte de Carpentras (1357-1392) », dans J. Costa Restagno (dir.), *Le cinte dei borghi fortificati medievali, Strutture e documenti (sec. XII-XV)*, Bordighera - Albenga, 2005, p.29-43 ; S. Beaumont (dir.), *Histoire de Montélimar*, Toulouse, 1992, p.143-150.
76. - S. Claude, « De l'Antiquité au bas Moyen Age : Manosque ou la genèse de la ville moderne », *Bulletin de la société scientifique et littéraire des Alpes de Haute Provence*, n°343-344, 2001, p.27-69 : p.47-49.
77. - Gh. Fabre, Th. Lochard, *Montpellier, la ville médiévale*, Paris, 1992, p.194-199.
78. - H. Tréziny, « Les fortifications de Marseille dans l'Antiquité », dans *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Aix-en-Provence, 2001 (*Etudes massaliètes* 7), p.55.
79. - Archives communales de Carpentras : BB 67, fol. 90v-99v (14 janvier 1449) ; BB 76, fol. 90r-93v (12 juillet 1458).
80. - Archives communales de Carpentras : BB 57, f.113r (9 mars 1438).
81. - Ph. Wolff, *Commerces et marchands de Toulouse (vers 1350 - vers 1450)*, Paris, 1954, p. 98-99.
82. - Et. Baluze, *Vitae paparum Avenionensium (1304-1394)*, éd. G. Mollat, Paris, 1916-1928, 4 vol, t. I, p.339.
83. - R. Brun, « Annales avignonnaises de 1382 à 1410, extraites des archives de Datini », *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, 12, 1935, p. 63-65.
84. - Voir une lettre du sénéchal de Beaucaire du 24 avril 1385 en faveur des gens de Beaucaire : « la clature de leur ville en laquelle par l'inondation des grandes eaux qui ont ete cette annee a de fracture et de ouverture jusques au res de la terre bien environ LX cannes de long », *Recherches historiques et chronologiques sur la ville de Beaucaire*, Avignon, 1718, p.77.
85. - Martin d'Alpartil, *Chronica actitatorum temporibus domini Benedicti XIII*, éd. F. Ehrle, Paderborn, 1906, p.18.
86. - Cl. Faure, *Etude sur l'administration du Comtat Venaissin du XIII^e au XV^e siècle (1229-1417)*, Paris - Avignon, 1909, p.164.
87. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive, de la Duplex arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, p.34-42.
88. - J. Caille, « Les remparts de Narbonne des origines à la fin du Moyen Age », p.9.

89. - J. H. Mundy, *Liberty and political power in Toulouse, 1050-1230*, New York, 1954, p.222 n.7.
90. - Ph. Wolff, *Commerces et marchands de Toulouse (vers 1350 – vers 1450)*, Paris, 1954, p. 96.
91. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive*, p.109 note 79.
92. - Il s'agit de l'étude de la cave du 17, rue Jouvène qui a permis de repérer « le point le plus occidental actuellement connu de l'enceinte tardive », M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive*, p.86-87.
93. - F. Rolland, « Un mur oublié : le rempart du XIII^e siècle à Avignon », p.186-208.
94. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive*, p.93-95, 119-120.
95. - Cf. *Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale*, tome XIV, *Monographies communales Marseille, Aix, Arles*, (dir.), Masson (Paul), Paris-Marseille, 1935, p.107-112 (E. Duprat sur Marseille), p.420- 458 (J. Duranti La Calade sur Aix-en-Provence).
96. - *Histoire d'Aix-en-Provence*, Aix-en-Provence, 1977, p.38-39.
97. - F. Rolland, « Un mur oublié : le rempart du XIII^e siècle à Avignon », p.185-186.
98. - On connaît dix-sept concessions de tours ou demi-tours entre 1265 et 1343, K. L. Reyerson, « Medieval walled space : Urban development vs. defense », dans *City walls. The Urban enceinte in global perspective*, J. D. Tracy (dir.), Cambridge, p.88-116; ici p.101.
99. - Cf. pour la France médiévale, G. Leyte, *Domaine et domanialité publique dans la France médiévale (XII^e – XV^e siècles)*, Strasbourg, 1996, p.251-254.
100. - F. Rolland, « Un mur oublié : le rempart du XIII^e siècle à Avignon », p.181-182.
101. - K. L. Reyerson, « Medieval walled space : Urban development vs. defense », p. 102-103.
102. - *Ibid.*, p.108-112.
103. - Cf. pour de nombreuses villes provençales, P.-A. Février, *Le développement urbain en Provence...*, p.144-146.
104. - Archives communales de Carpentras : BB 2, f.70v, 71r, 76r, feuille volante entre les f. 89 et 90, 93r, cahier inséré entre les f. 92 et 93 (f.8v-10v), 96r-96v, 106v-109r ; CC 151, 1358-1359, f.63r ; CC 151, 1359-1360, f.164v, 172v ; BB 3, f.37v.
105. - *Parcours de villes. Marseille : 10 ans d'archéologie, 2600 ans d'histoire*, Marseille-Aix-en-Provence, 1999, p.126, 142, 149 ; Ph. Rigaud, « La destruction du faubourg de Roubaud (hiver 1357-1358) », dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.365-367.
106. - On a ainsi découvert dans le quartier Sainte-Barbe de Marseille, un tel avant-mur, antérieur à 1381, large de 0,80 m, fait de moellons équarris de calcaire blanc, pour renforcer le rempart du XIII^e siècle, cf. notice archéologique de Manuel Moliner, dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.441.
107. - L. Stouff, « Murs et portes de l'Arles médiévale » dans *Fortifications, portes de villes, places publiques, dans le monde méditerranéen*, Paris, 1985, p. 237-253, ici p. 240-242.
108. - M. Heijmans, *Arles durant l'antiquité tardive, de la Duplex arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, p.98-101.
109. - G. Butaud, *Guerre et vie publique en Comtat Venaissin et à Avignon (vers 1350 – vers 1450)*, Université de Nice-Sophia Antipolis, thèse inédite, 2001, p.454-456.
110. - Ph. Bernardi, « Les fortifications de Marseille en 1374 », dans *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Aix-en-Provence, 2001 (*Etudes massaliètes* 7), p. 93-98.
111. - Archives communales de L'Isle-sur-la-Sorgue : CC 41 et CC 42.

112. - Cf. Ph. Bernardi, « Marché des matériaux et “à-côtés” : l'exemple des fortifications de L'Isle-sur-la-Sorgue (1374) », dans J. Costa Restagno (dir.), *Le cinte dei borghi fortificati medievali, Strutture e documenti (sec. XII-XV)*, Bordighera - Albenga, 2005, p.45-58.
113. - Archives communales de Pernes-les-Fontaines : CC 20, 1362 ; CC 20, 1369 (*Cartularium operis frachie Sancti Egidi*, 16 folios) ; BB 11, f.2v, 7v, 9v ; BB 13, f.1r-v, 7r, 11v, 14r, 21r, 22r, 23r, 31r, 32r...
114. - Gh. Fabre, Th. Lochard, *Montpellier, la ville médiévale*, Paris, 1992, p.200.
115. - Ph. Bernardi, « Les fortifications de Marseille en 1374 », dans *Marseille. Trames et paysages urbains...*, p.96.
116. - J. Caille, « Les remparts de Narbonne des origines à la fin du Moyen Age », p.20, 23.
117. - J. Chiffolleau, « Avignon : les “merveilles du monde” », dans *Deux voyageurs Allemands en Provence et en Dauphiné à la fin du XV^e siècle*, *Provence Historique*, 41, 1991, p. 488.
118. - E. Demaille, « La défense de Lodève à travers le compoix de 1401 », dans *Défendre la ville dans les pays de la méditerranée occidentale au Moyen Age*, (dir.) D. Le Blévec, Montpellier, 2002, p.45-46.
119. - J.-P. Panouillé, *Carcassonne, le temps des sièges*, Paris, 1992, p.8, 11 (photo éloquent de 1891).
120. - On sait que les remparts de Carcassonne et d'Avignon ne furent conservés qu'après de vifs débats. Cf. S. Clap, O. Huet, *Les remparts d'Avignon*, Avignon, 2005, p. 38-44 ; A. Maureau, « Les remparts d'Avignon au XIX^e siècle », *Provence Historique*, 44, 1994, p.211-223.

RÉSUMÉS

De l'Antiquité à la fin du Moyen Age, plusieurs générations d'enceintes urbaines se sont succédé. Cet article examine les temps forts de cette mise en défense multiséculaire et les caractéristiques des murailles dans le cadre du Midi de la France actuelle. Dans un second temps sont étudiés les processus de dégradation et de réfection des remparts. Certains murs antiques étaient ainsi encore en usage à l'orée de la Renaissance, articulés à des murs récents.

From the Antiquity to the end of Middle-Ages several generations of urban defence works follow one another. This study shows us how, little by little this multisecular defence has been elaborated and how are high defensive walls in the actual South of France. In a second time has been studied process of damage and restoration of ramparts. Some ancient walls were utilized at the beginning of the Renaissance, built on to the recent walls.

INDEX

Mots-clés : enceinte urbaine, Moyen Age, fortification, construction, réemploi

AUTEUR

GERMAIN BUTAUD

CEPAM-Université de Nice-Sophia Antipolis